

Joanna Teklik

De l'explicite à l'implicite du témoignage : David Rousset et Jean Cayrol

Acta Universitatis Lodziensis. Folia Litteraria Romanica 6, 221-229

2008

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Joanna Teklik
Université A. Mickiewicz – Poznań

DE L'EXPLICITE À L'IMPLICITE DU TÉMOIGNAGE : DAVID ROUSSET ET JEAN CAYROL

Le témoignage est une forme narrative spécifique qui, par sa définition et sa nature même, renvoie d'emblée à la problématique de l'engagement et de la manipulation éventuelle. Bien qu'il soit conçu d'habitude comme une simple déclaration d'une expérience vécue ou entendue, il offre aux chercheurs en littérature diverses occasions d'analyser un rapport singulier qui s'établit entre l'idéologique et le discours. Dans les textes testimoniaux l'idéologique repose sur la double perception de l'univers créé. D'une part, il conduit à lire le message explicite que l'œuvre en question traduit, d'autre part, il oriente la recherche vers la découverte du sens caché que l'écrivain transcrit dans son texte. Ainsi, l'implicite fonctionne comme la phrase qui connote malgré elle, tout en préservant un lien étroit avec la portée idéologique de l'œuvre. Ce phénomène est particulièrement visible dans l'écriture de David Rousset et de Jean Cayrol. Le choix n'est pas fortuit. Les deux auteurs ont en commun d'avoir vécu la déportation et chacun l'a traduite à sa propre manière, avec l'effort de saisir l'inimaginable et de surmonter l'indicible. Il est intéressant d'étudier comment s'effectue le passage de l'explicite à l'implicite propre à leurs premiers textes, qui sont respectivement *L'Univers concentrationnaire* (1946) pour Rousset, et *Je vivrai l'amour des autres* pour Cayrol (1947)¹. Au fil de l'analyse, nous allons voir deux écrivains-témoins qui oscillent entre la raison et l'écriture, la narration de savoir et la narration subjective, en quête d'une réponse à la réalité du camp.

Cette réponse, signalons-le dès le début, n'est pas évidente et elle diffère considérablement. Rousset relate son expérience de déporté en mettant l'accent sur le fonctionnement du système des camps de concentration. Il présente leur structure bien définie qui vise à faire comprendre aux détenus leur infériorité et à nier leur humanité. La faim chronique et réglementaire, le travail excessif, les conditions déplorables de vie, ainsi que l'avilissement moral font ressortir, selon

¹ Dans le texte, nous servirons des abréviations suivantes : (JVA) pour *Je vivrai l'amour des autres* et (UC) pour *L'Univers concentrationnaire*.

l'auteur, les pires instincts de la nature humaine. L'homme du *Lager*, tel qu'il le présente, subit non seulement l'exploitation de son bourreau nazi, mais il doit s'affronter avant tout à l'oppression des ses pairs, les droit commun et les kapos. Rousset-témoin agit en philosophe ou historien qui analyse les règles propres à ce monde nouveau, pour lequel il invente d'ailleurs l'adjectif désormais irremplaçable (concentrationnaire). Et ceci avec le ton relativement sec de l'approche sociologique qui coïncide par moments avec la transcription quasi rationnelle du destin de déporté.

Le statut de l'expérience vécue par l'auteur de *Je vivrai l'amour des autres* n'est pas le même. Dans son récit, il met en scène le retour d'un personnage fictif, Armand. Malgré la démolition des barbelés, l'univers concentrationnaire persiste dans la conscience du protagoniste. Transformé en force fatale qui pèse sur lui, il l'empêche de se réintégrer dans la société de l'après-guerre. Armand, homme amputé et sinistré de corps et d'âme, reste enfermé dans un espace étrange, qui est la vie et en même temps sa contestation. Entouré d'un « camp insaisissable », il apprend pas à pas à respirer librement, regarder les autres, dormir tranquillement et manger à sa faim. Le but de son existence anonyme et insignifiante est la mort qu'il porte en lui et qui le force à vivre.

La divergence principale entre les deux approches du monde concentrationnaire résulte de la distance que les auteurs gardent par rapport aux événements relatés. Rousset cherche à comprendre afin d'agir². Il juge nécessaire de rapporter tous les détails de son vécu pour en tirer en quelque sorte profit, « lutter contre les camps présents et rendre impossibles les camps futurs », comme l'observe à bon droit Todorov³. Cela ne reste pas sans impact quant à la transcription de la réalité vécue. L'écrivain adopte souvent le point de vue qui, surtout dans les premiers chapitres, fonctionne comme extérieur par rapport à ce qu'il rend visible. Tout en déployant des visions impressionnantes du *Lager*, il semble s'en distancier. Il n'y a pas de place, à quelques exceptions près, pour le « je », si fréquent chez Cayrol. Dans maints passages, nous assistons au retrait du sujet de l'énonciation, ce qui permet à l'écriture de se donner comme une manifestation immédiate de la réalité dont elle veut traduire la singularité. Ce regard distancé est comme une caméra qui enregistre tout mouvement et il devient en l'occurrence le seul instrument adéquat, susceptible de transmettre la violence du réel. C'est ainsi que la parole acquiert sa puissance et gagne en même temps en originalité dans l'œuvre de Rousset :

² Son désir de comprendre va souvent à l'encontre de l'attitude des autres déportés-témoins, tel par exemple Primo Levi. Selon la formule rapportée par un S.S. dans *Se questo è un uomo* (le premier texte de Levi, connu en France sous le titre *Si c'est un homme*), l'univers concentrationnaire n'admet pas le « pourquoi ».

³ T. Todorov, *Mémoire du mal. Tentation du bien. Enquête sur le siècle*, Paris, Robert Laffont, 2000, p. 172. Cf. également à ce sujet l'article du même auteur intitulé « Une éducation concentrationnaire », Lignes, mai 2000, p. 71-81 (numéro consacré à David Rousset).

Les matraques tombent régulièrement sur les corps mous. Les fonctionnaires gueulent. Les bottes cognent. Vêtements en tas sur le terrain, les hommes nus. Cinquante peuvent se tenir, les poitrines coincées, les côtes pressées, dans la salle de douches. La sueur ruisselle sur les peaux. Les lèvres grimacent. Une vapeur lourde, une odeur infecte. Dehors, les trois ou quatre cents qui restent s'agglomèrent en boule contre la porte. Un essaim de bêtes engluées de cire. Des soubresauts de cette masse gélatineuse, des piétinements, des cris, des coups de poing muets, des jurons en russe, en allemand, en polonais, en français. Les corps nus fouettés par le froid s'enfoncent dans d'autres corps nus (UC, 23).

La destruction partielle de la subjectivité s'effectue non seulement par l'absence du pronom « je » ou « nous », mais aussi par l'opération qui consiste à réduire les détenus à un matériau livré à la violence des maîtres. La « masse » est en l'occurrence le véritable sujet de l'oppression qui fonde le fonctionnement de l'institution concentrationnaire.

La perspective politique adoptée par l'auteur de *L'Univers concentrationnaire*, ainsi que l'interprétation trotskiste de la réalité du *Lager* qu'il propose, restent sans équivoque et déterminent directement le vocabulaire employé. Les oppresseurs apparaissent dans son texte comme « Seigneurs d'Auschwitz », « engraisés par les dépouilles des cadavres » (UC, 51). En les accusant, il vise en même temps tous les groupes de puissants et de riches, pour prendre la défense des pauvres et des opprimés. L'idéologie communiste devient pour lui l'expression de la lutte contre la débâcle, la désagrégation des idées, enfin contre la mort. Elle est une source de « réconfort » dans la réalité concentrationnaire où les discussions politiques manquent, comme l'avoue avec regret l'auteur :

Les criminels n'avaient que mépris pour ces questions. Et la vie mentale de la plupart des autres détenus était entièrement absorbée par la hantise des nourritures. Ils ne parlaient inlassablement que recettes de cuisine (UC, 79).

Cette attitude, paradoxale peut-être si on la confronte aux pages du texte de Cayrol consacrées à la description de la faim obsédante, résulte de la situation particulière du déporté David Rousset. Dans les différents camps et kommandos qu'il a connus (Buchenwald, Neuengamme et Helmstedt), son statut de détenu politique et ses relations lui ont permis d'être en contact avec des membres de la résistance clandestine, communistes en général. Dans ces camps, les communistes allemands occupaient souvent des postes décisifs (ils ont réussi à en évincer le droit commun) et « les politiques » déportés, comme Rousset, ont pu en bénéficier. Cela étant, son expérience est marquée dans son ensemble par l'empreinte d'une subjectivité militante, traduite par la lutte politique contre l'ordre concentrationnaire. L'amitié dont Rousset se lie par exemple avec Emil Kunder, un kapo communiste allemand, lui permet d'obtenir des postes de travail moins durs. En tant qu'homme (communiste), ce dernier est maintes fois valorisé par l'auteur. « Pas un instant, dit-il, il n'oublia ses convictions révolutionnaires » (UC, 161-162). L'investissement sémantique des personnages principaux devient une composante explicitement idéologique. La nationalité est sans importance lorsque les convictions politiques entrent en jeu. En voici des exemples :

[1] Emil Kunder est un ancien dirigeant du parti communiste allemand. Il a vécu des années dans les camps. Il a une charpente solide malgré sa maigreur. Il peut encore porter sur les épaules deux sacs de ciments. Et, dans sa démarche, on retrouve le balancement du marin de Hambourg de sa jeunesse (UC, 36).

[2] Hermann Vorarbeiter sans brassard, un communiste, le visage ravagé, est gai ; jamais il ne frappe (UC, 39).

[3] Erich [chef de Block] était un communiste allemand. Je ne l'ai jamais vu frapper (UC, 77).

Le jugement favorable à un personnage se manifeste d'abord sur le plan de son apparence physique. On observe une dose de sympathie pour les protagonistes qui, malgré la souffrance dont témoigne leur physique (« maigreur » ou « visage ravagé »), gardent toujours dignité, force (« une charpente solide ») et gaieté (cf. exemples [1] et [2]). Leurs portraits sont complétés par l'évocation d'une activité bienfaisante et inhabituelle dans la réalité concentrationnaire – le refus de frapper, indépendamment du poste occupé (cf. exemples [2] et [3]). Les caractéristiques de Hermann et d'Erich sont courtes, mais significatives : un communiste ne causerait jamais le malheur d'autrui, quelle que soit sa fonction.

Le processus d'évaluation indique une double perspective qui s'offre au lecteur. D'une part, on obtient un message explicite concernant le comportement d'un personnage ou la situation dans laquelle il se trouve. D'autre part, cette information qui véhicule des positivités ou des négativités fonctionne implicitement comme l'illustration d'une idée ou d'un système. Elle conduit non seulement à fournir le portrait d'un protagoniste, mais aussi à considérer sa place dans l'Histoire, définie dans ce contexte par les idéologies en place. Compte tenu de cette perspective, on conçoit autrement les conditions de vie dans le camp de Buchenwald, présentées dans *L'Univers concentrationnaire*. Les détenus politiques y ont sans doute de meilleures chances de survie, entre autres grâce à la possibilité d'éprouver concrètement leur solidarité. Celle-ci constitue une sorte de prolongement, effectué sur un autre plan, de leur lutte anti-nazie commencée dans la clandestinité de la Résistance. De nombreux passages en témoignent :

L'énorme masse des détenus favorisait les rapprochements. À Buchenwald, en dehors de l'organisation communiste, qui atteint là, sans doute, un degré de perfection et d'efficacité unique dans les annales des camps, il y eut des réunions plus ou moins régulières entre les éléments politiques allant des socialistes à l'extrême-droite, et qui aboutirent à la mise en forme d'un programme d'action commune pour le retour en France (UC, 80-81).

À Buchenwald, le comité central secret de la fraction communiste groupait des Allemands, des Tchèques, un Russe et un Français. Son pouvoir était considérable. [...] Des communistes allemands avaient décidé d'organiser un tribunal après la libération, jugeant les communistes internés selon leur attitude dans les camps. Ils avaient envisagé également de réunir un congrès de tous les communistes allemands et étrangers concentrationnaires. Ce congrès devait tirer les leçons des camps et aborder les problèmes de la politique internationale au lendemain de la seconde guerre mondiale (UC, 168-169).

Rousset exalte le contre-pouvoir résistant, accompagné d'une réflexion sur le « bilan concentrationnaire ». Il prétend que la défaite économique et morale

de la nation allemande est due non à « l'atavisme d'une race », mais à la « décomposition des classes moyennes allemandes dans cet entre-deux-guerres » (UC, 114). Ce genre de références sociopolitiques marque une grande partie de *L'Univers concentrationnaire* pour aboutir, à la fin du texte, à une conclusion à caractère proprement marxiste. L'ouverture finale est traduite par la vision d'un meilleur avenir qui se dessine grâce à l'action envisagée par les communistes :

L'Allemagne a interprété avec l'originalité propre à son histoire la crise qui l'a conduite à l'univers concentrationnaire. Mais l'existence et le mécanisme de cette crise tiennent aux fondements économiques et sociaux du capitalisme et de l'impérialisme. Sous une figuration nouvelle, des effets analogues peuvent demain encore apparaître. Il s'agit, en conséquence, d'une bataille très précise à mener. [...] Les antifascistes allemands internés depuis plus de dix ans doivent être de précieux compagnons de lutte (UC, 187).

On a tantôt l'impression que, chez Rousset, vu le souci de comprendre qui l'emporte, sa manière de relater l'expérience concentrationnaire, conçue dans la perspective de la cause communiste, risque de la banaliser. Cette impression se transforme en certitude lorsqu'on examine le témoignage de Cayrol où le caractère inouï du vécu n'est pas résorbé dans la familiarité d'une culture politique commune.

Ce qui ne laisse pas de doute dans le récit de Rousset, s'avère à son tour ambigu et plus complexe dans celui de Cayrol. Le lecteur pénètre dans un univers qui n'est pas directement celui des camps de concentration, mais qui, par son atmosphère étouffante, y est présent. À l'exception de quelques allusions accidentelles, le narrateur s'abstient d'en parler au clair. C'est sa façon d'affronter la vie qui nous en renseigne, petit à petit. Il vit en solitaire, enfermé dans sa chambre d'hôtel. À son retour, il a peur de sortir, de faire face à cette ville qui lui semble étrangère, à tous les gens dont la mimique et les gestes l'inquiètent :

Je me gardais de Paris, de ses rues ; j'avais tellement peur de retrouver Paris ; j'essayais de ruser avec tout ce qui m'entourait ; il sera bien assez de temps que tout redevienne comme avant ; j'étais encore sur la frontière de tout (JVA, 105).

Il garde des habitudes du monde concentrationnaire, et ne trouve du plaisir que lorsqu'il s'étend dans son lit et ressent le contact du drap. C'est « une forme de bonheur », comme il dit, dans ce monde qu'il ne reconnaît plus. L'univers du camp marque donc irrévocablement son existence : il considère sa vie comme une grande défaite et les sujets de prédilection de ses méditations sont la solitude et la mort qu'il recherche, habitué en quelque sorte à sa présence. Tout le texte de *Je vivrai l'amour des autres* s'organise autour de cette pensée. Le romancier, en esquissant l'existence d'Armand, mise sur la puissance suggestive des épisodes ou des objets-symboles dont le lecteur déchiffre aussitôt le référent concentrationnaire. Ainsi, par exemple, Cayrol accorde une importance inouïe à un mégot trouvé dans la rue, un morceau de pain mangé pieusement dans un

coin, ou un couteau, objet indispensable, paraît-il, dans la vie de tout homme⁴. Le narrateur obtient le même effet par l'insertion répétitive du problème de la faim, il impose de cette manière la présence du camp dans l'univers de l'après-guerre. Pour Rousset, qui l'évoque également, ce facteur n'est qu'un des éléments qui forment la spécificité du monde décrit ; la durée et la lenteur de la journée du détenu résultent « d'une anxieuse attente et de faim », une « faim hideuse » (UC, 28-29). Or, l'auteur de *Je vivrai l'amour des autres* recourt à des images plastiques et évocatrices, pour en faire découvrir au lecteur le sens caché. Dans l'existence d'Armand la nourriture atteint un niveau quasi métaphysique. « La vie, écrit-il, ne tient qu'à une bouchée de pain » (JVA, 170). La faim qui ne l'envahit qu'accidentellement à son retour, prend la forme d'un assaut aussi imprévu que fort :

J'avais faim, ou j'avais seulement faim, uniquement faim ; j'étais la faim elle-même : ça m'a pris soudain dans la rue, ça ne peut pas être que dans la rue pour moi, comme un coup de poing dans la nuque. Je vacillais sur mes jambes ; une odeur du pain dans le lointain me tournait l'estomac ; c'est vrai quand on a trop faim, l'odeur du pain est ignoble, écœurante, fade, comme de la boue [...] (JVA, 124).

Si Cayrol accepte de décrire la réalité du camp avec les techniques proprement romanesques, c'est pour prendre ses distances avec son vécu, le transcrire indirectement et à travers la conscience du survivant qui, profondément marqué par son expérience, doit affronter à nouveau le quotidien. L'auteur réussit donc à traduire implicitement la dégradation de l'homme du *Lager* à travers l'évocation d'un des éléments propres à cette réalité singulière. Une quête continue de mégots en constitue un bon exemple :

J'ai vécu je ne sais comment ; je ne sais où [...]. Ce qui me manquait, c'étaient les cigarettes. [...] je repérais un type qui allumait sa cigarette et je marchais derrière lui ; quelques fois on était dizaine à le suivre ; la lutte était chaude et sévère, comme on dit. Je passais les rares dimanches à ça. J'ai vendu mon pain pour des bouts de cigarettes ; alors je me faisais insulter par les copains qui me criaient : « Toi aussi tu partiras en fumée, tu verras » (JVA, 100).

Armand reste un concentrationnaire à perpétuité. Il ne peut vivre que la vie des autres, incapable de créer son propre monde, malgré les petits moments de bonheur. Le narrateur l'exprime par une métaphore qui rend poétiquement l'impasse du protagoniste :

Sa vie va ainsi de foire en foire avec des trous noirs, des places désertes où souffle le vent du nord, puis on arrive à une vitrine allumée, à un manège coloré, à une musique vivante, et l'on entre à nouveau dans le noir, dans le froid, dans la plus tenace des pluies (JVA, 199).

Le déracinement du concentrationnaire, devenu un être ambulatoire, de passage, est mis en valeur par contraste : au noir vide et froid de son existence le

⁴ Cette vision objectale de la réalité annonce l'ère du Nouveau Roman et il n'est pas sans importance que Cayrol reste, à côté de Barthes, l'un des premiers promoteurs de l'œuvre d'A. Robbe-Grillet (il est question des *Gommes*, publié en 1953).

narrateur oppose la couleur, la lumière et la joie des autres, non-concentrationnaires. Un élément reste évocateur dans ce passage, la pluie à laquelle est condamné le héros, celle qui illustre sa situation sans issue. Son vécu ressemble à cette pluie, irréductible, impossible à détruire, « la plus tenace des pluies ».

Bien que le protagoniste de Cayrol s'enferme dans son propre monde, son indifférence est apparente. À le connaître de plus près, il est extrêmement sensible et attentif à tout ce qui se passe autour de lui. Aucun détail de l'espace ne lui échappe. Il est ce type d'aliéné qui enregistre le moindre mouvement de son entourage, sans pourtant réussir à communiquer avec ou à maintenir des relations élémentaires. Son statut d'ancien déporté y joue un rôle primordial. Les besoins d'Armand sont limités au minimum, il ne désire qu'avoir un morceau d'espace à sa disposition. Il pense à un endroit où il serait en sécurité, et qui pourrait lui garantir la survie (il fait des allusions à la réalité concentrationnaire) :

Je sortais peu ; je restais continuellement à l'hôtel Lutetia ; là, c'était mon fief, le seul endroit où je pouvais avoir mon avenir, me permettre un lendemain (JVA, 104).

Pour moi c'est l'essentiel d'avoir un toit quelque part [...] ; c'est une manie, je vois mon avenir ainsi : une piaule, pour le reste, je vis au jour le jour. J'ai trop marché la nuit en ne me lavant qu'aux fontaines, en me faisant accoster par tout le monde et je connais l'odeur de l'aube surtout quand il y a du brouillard qui sent le brûlé... (JVA, 125)

Au moment où il perd sa chambre, obligé de la quitter, son monde s'écroule, il marche désespéré dans la rue en attendant un miracle. Installé dans un café, il a peur de bouger. Tant qu'il y reste, sa vie a encore un sens, il existe tant qu'il occupe un espace, tant qu'il a sa place dans le monde et les hommes autour de lui : « Voilà ma vie, maintenant, ce petit espace carrelé avec une lumière blafarde de néon ; je ne suis réduit qu'à cela ; quand je bougerai, il n'y aura même plus cela » (JVA, 139).

Tout le paradoxe de l'existence d'Armand consiste en son comportement contradictoire. Il se sent bien dans son petit monde, mais il n'arrive pas à vivre sans la présence d'autrui. Il marche dans Paris parce qu'il aime la foule, il aime regarder les autres marcher. Comme sa vie n'y est plus, il vit ainsi celle des autres.

Le caractère de cette « éternité concentrationnaire » dans laquelle se trouve plongé le héros de Cayrol, se résume très bien dans le bilan que Rousset dresse à la fin de son témoignage : « L'univers concentrationnaire se referme sur lui-même. Il continue maintenant à vivre dans le monde comme un astre mort chargé de cadavres » (UC, 181). Dans le témoignage de Rousset, les événements qui se déroulent sur le plan explicite, prennent dans le texte de Cayrol un aspect implicite, voire métaphysique. L'écrivain, en cherchant à s'établir dans la fiction, traduit ainsi l'expérience de la rupture du rapport entre l'homme, le monde et le langage. Dans le recours à l'implicite de l'image et de l'imagination pour révéler l'inimaginable, l'auteur de *Je vivrai l'amour des autres* reste le premier à faire de son héros une incarnation de la littérature d'après-guerre, comme affirment

certaines chercheurs⁵. Il réussit à créer la vraie idéologie de l'homme qui s'exprime à travers son écriture poétique, une écriture de l'absence. Le lecteur du récit de Rousset ne se pose pas de question sur l'impact que son expérience a eu sur sa vie ultérieure. L'analyse détaillée des règles propres au monde en question, ainsi que les convictions politiques de l'auteur, ne laissent pas beaucoup de place à une réflexion de nature poétique qui nécessite un effort de la part de l'écrivain. À cela s'ajoute un autre facteur important. Rousset, à examiner de plus près son témoignage, tire de son vécu particulier un solde plutôt positif. Il dessine devant son lecteur une prometteuse perspective socialiste à venir, des actions à entreprendre :

[...] la mystification crevée fait apparaître dans le dénuement de l'univers concentrationnaire la dépendance de la condition d'homme d'échafaudages économiques et sociaux, les rapports matériels vrais qui fondent le comportement. Dans son expression ultérieure, cette connaissance tend à devenir action précise sachant où porter les coups, que détruire et comment fabriquer (UC, 185).

Il n'est point un simple témoin qui relate l'histoire vécue, mais se montre très pragmatique dans sa transcription littéraire du *Lager*.

Son attitude va à l'encontre de celle de Cayrol. *Je vivrai l'amour des autres* se caractérise par la peinture de l'univers concentrationnaire qui prend la forme de l'univers lazareen (l'expression étant forgée par l'auteur même) ou post-totalitaire comme l'aurait pu appeler H. Arendt. L'écriture poétique de Cayrol, sa narration riche en allusions et absences, montrent d'une manière subtile, mais évocatrice, à quel point le système transforme l'homme qui devient une sorte de handicapé sentimental et moral.

Il ne fait point de doute que, malgré les implications personnelles évidentes, David Rousset et Jean Cayrol s'inscrivent différemment dans la fiction littéraire et par là, ils nous indiquent inconsciemment l'ordre de la lecture de leurs textes : de *L'Univers concentrationnaire* à *Je vivrai l'amour des autres*, de l'explicite à l'implicite du discours sur les camps.

Joanna Teklik

**OD EXPLICITE DO IMPLICITE:
ŚWIADECTWO DZIEJÓW U DAVIDA ROUSSETA I JEANA CAYROLA**

Analiza dwóch tekstów opisujących doświadczenia obozu koncentracyjnego, *L'Univers concentrationnaire* (1946) Davida Rousseta i *Życ będą cudzą miłością* Jeana Cayrola (1947), ma na celu wykazanie ich odrębnej poetyki i założeń ideologicznych. Relacja Rousseta jest zdystansowana,

⁵ C'est entre autres l'opinion de M.-L. Basuyaux (cf. son article intitulé « Les années 1950 : Jean Cayrol et la figure de Lazare », in : *L'Idée de littérature dans les années 1950*, URL : <http://www.fabula.org/colloques/document61.php>).

niemal naukowa i zmierza do odkrycia i opisanie całego systemu świata obozowego. Opowieść Cayrola, zaangażowana emocjonalnie, daje obraz psychiki więźnia obozu koncentracyjnego, który nie przestaje nim być nawet po wyzwoleniu. Świadek Rousseta jest relacją *explicite*; tekst Cayrola opiera się w dużym stopniu na elementach niewypowiedzianych, pozwalających wyrazić głębię doświadczenia metafizycznego.